

La naissance de la philosophie française

En 1754, D'Alembert qui rédige le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* répartit entre Descartes et les Anglais – Bacon, Newton, Locke – les mérites qui leur reviennent respectivement dans l'avènement des Lumières. A Descartes, le génie d'avoir cherché dans la nuit sombre une route nouvelle; aux Anglais, celui de l'avoir trouvée. Si, en France, certains demeurent attachés à Descartes et à ses tourbillons, c'est soit par paresse intellectuelle –en matière de science, cette nation est "très attachée aux opinions anciennes"–, soit "par je ne sais quel préjugé national, la honte de la philosophie"¹. En 1770, Voltaire est encore plus explicite dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*: "L'ignorance préconise encore quelquefois Descartes, et même cette espèce d'amour-propre qu'on appelle *national* s'est efforcé de soutenir sa philosophie". Et il ajoute ce trait qui ne surprendra pas: "Il faut être vrai; il faut être juste; le philosophe n'est ni Français, ni Anglais, ni Florentin: il est de tout pays. Il ne ressemble pas à la duchesse de Marlborough qui, dans une fièvre tierce, ne voulait pas prendre de quinquina, parce qu'on l'appelait en Angleterre *la poudre des jésuites*"². Un demi-siècle plus tard, à peine, Victor Cousin, dans une lettre du 15 novembre 1817 écrite justement d'Allemagne où l'on sait qu'il était allé faire des "cours philosophiques", dit ceci: "La nouvelle philosophie française [...] ne cherchera pas plus son inspiration en Allemagne qu'en Angleterre";

¹ D'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, éd. Picavet, Paris, Vrin-Reprise, 1984, p. 110-111.

² Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*, art. "Cartésianisme", in *Lettres philosophiques*, éd. R. Naves, Paris, Garnier, 1951, p. 230.

"laissons la nouvelle philosophie française se développer naturellement par sa vertu propre; [...] en suivant les instincts héréditaires du génie français"³. A n'en pas douter, en 1817, Cousin préférerait la fièvre tierce à la poudre des jésuites.

Que s'est-il passé en cinquante ans? Entre la remarque de Voltaire et la lettre de Cousin, est apparue une notion dont le statut est neuf: celle de philosophie nationale. Non pas que l'idée d'une philosophie française soit tout à fait absente autour de 1750; en un certain sens, quelque chose comme cela est même présupposé par les propos de d'Alembert et de Voltaire. Mais cette idée n'a rigoureusement aucun statut philosophique. Que Descartes, par exemple, soit né en France, cela ne confère à sa philosophie aucun trait vraiment spécifique; Descartes, pour reprendre les propos de l'abbé de Gourcy en 1765, "n'appartient pas à la France seule. Il est citoyen de l'univers"⁴. Et l'histoire de la philosophie de Boureau-Deslandes, comme celle de Brücker qui rendra de si grands services à Diderot au moment de rédiger l'article "Eclectisme" pour l'*Encyclopédie*, ignorent l'une et l'autre la notion de philosophie nationale⁵. En revanche Mme de Staël n'éprouve nul besoin de se justifier lorsqu'elle découpe sa présentation de la philosophie dans *De l'Allemagne* en: philosophie anglaise, philosophie française, philosophie allemande. Elle avait été d'ailleurs précédée par Degérando en 1810 dans son *Rapport à l'Empereur*, et dès 1804 dans l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie* où il présentait lui aussi son exposé en: école allemande, école française, etc.⁶ Classification qui se retrouvera, comme l'on sait, dans la conception cousinienne de l'histoire de la philosophie. "Trois grandes écoles

³ In Victor Cousin, *sa vie et sa correspondance*, par J. Barthélémy-Saint-Hilaire, 3 vol., Paris, 1895, t. I, p. 74-75. Cité partiellement par Pierre Macherey, dans "Les débuts philosophiques de Victor Cousin", *Corpus*, n° 18/19, Victor Cousin, p. 39. L'auteur ajoute que Cousin se réfère "implicitement" à Descartes. Je n'en suis pas persuadé, car, à la même époque, ses jugements concernant Descartes sont encore très réservés. J'y reviendrai plus loin.

⁴ Abbé de Gourcy, *Eloge de René Descartes*, Paris, 1765, p. 4. C'est la tonalité générale de tous les textes écrits pour le prix d'éloquence de l'Académie française de 1765.

⁵ Boureau-Deslandes, *Histoire critique de la philosophie où l'on traite de son origine, de ses progrès, et des diverses révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à notre temps*, 3 vol., Paris, 1730-1736; Brücker, *Historia critica philosophiae a mundi incunabilis ad nostram aetatem perducta*, 5 vol., Leipzig, 1742-1744. Cousin voyait en Brücker «le père de l'histoire de la philosophie» (Manuel de l'histoire de la philosophie, traduit de l'allemand de Tennemann, par V. Cousin, 2 vol., 2^e éd., Paris, 1848, t. I, p. XIV.) Sur Boureau-Deslandes et Brücker, cf. Martial Gueroult, *Histoire de l'histoire de la philosophie*, 3 vol., Paris, Aubier, 1984-1988, t. I et II. Concernant Brücker, Gueroult ratifie le jugement de Cousin.

⁶ Cf. Madame de Staël, *De l'Allemagne*, Troisième Partie, chap. II, III, V; Degérando, in *Rapports à l'Empereur sur le progrès des sciences, des lettres et des arts depuis 1789*, éd. F. Hartog, Paris, Belin, 1989; Degérando, *Histoire comparée des systèmes de philosophie relativement aux principes des connaissances humaines*, 3 vol., Paris, 1804. Sur ce dernier ouvrage, cf. Gueroult, *op. cit.*, t. III, p. 707 sq.

partagent le XVIII^e siècle, lit-on par exemple dans le *Cours* de 1818; l'école anglaise, l'école écossaise et l'école allemande"⁷.

Quand voit-on apparaître ce principe national de classification? Je ne l'ai pas trouvé avant 1797, sous la plume de Pierre Prévost, dans les *Réflexions* qu'il ajoute à sa traduction des *Essais philosophiques* d'Adam Smith. Il y a, dit-il, trois écoles qui "peuvent porter le nom du pays où elles ont le plus de disciples"⁸. On remarquera en passant que la justification donnée à ce principe de classification ne fait pas mention d'une parenté, ou d'une consanguinité, entre les philosophes et les pays dont ils ont la nationalité. A preuve, le fait que l'école écossaise – que Prévost présente longuement et qu'il introduit ainsi en France – a pour chef Bacon. Victor Cousin, une vingtaine d'années plus tard, ne songera pas à placer à la tête d'une école écossaise quelqu'un d'autre qu'un Ecossais. En 1797, on est bien au moment même où apparaît une conception nationale de la philosophie, conception sur laquelle, est-il besoin de le rappeler? nous vivons toujours; sous la plume de Prévost, elle est encore incertaine d'elle-même et, pour tout dire, plutôt timide. En très peu d'années, elle va s'imposer comme une évidence.

La pertinence du cadre national pour définir une certaine façon de philosopher représente pour une part l'aboutissement d'un mouvement commencé au XVII^e siècle, lorsque les philosophes entreprennent d'écrire et même de publier dans les langues vernaculaires et non plus dans la langue internationale du latin. L'exemple de Descartes, décidant d'écrire en français le *Discours de la méthode* afin que les femmes même puissent l'entendre, est assez connu; mais on rappellera que le même propos se retrouve, un peu plus tard, sous la plume de Leibniz⁹. D'Alembert en fera la remarque dans le *Discours préliminaire*, tout en déplorant la chose: l'abandon du latin, maintenant généralisé, aura pour conséquence qu'il faudra apprendre sept à huit langues pour connaître les découvertes de ses prédécesseurs et de ses contemporains; on mourra avant d'avoir commencé à s'instruire¹⁰. D'Alembert n'avait évidemment pas tout à fait tort; il se trompait

⁷ *Cours de philosophie sur le fondement des idées absolues du vrai, du beau et du bien*, in *Œuvres de Victor Cousin*, 3 vol., Bruxelles, 1840, t. I, p. 360.

⁸ Pierre Prévost, *Réflexions sur les Œuvres posthumes et Adam Smith*, in Adam Smith, *Essais philosophiques*, trad. Prévost, 2 vol., Paris, an V, t. 2, p. 232.

⁹ Leibniz, *Dissertatio de stilo philosophico Nizolii*, § 12, éd. Gerhardt, vol. IV. Cela dit, Leibniz écrivait en latin ou en français pour être compris, sinon des femmes, du moins de ceux dont il désirait être compris. On relira d'Yvon Belaval, "Leibniz et la langue allemande", in *Etudes leibniziennes. De Leibniz à Hegel*, Gallimard, 1976, p. 25-36.

¹⁰ D'Alembert, *Discours préliminaire*, op. cit., p. 113-114. "L'usage de tout écrire aujourd'hui en langue vulgaire...", commence d'Alembert.

seulement sur un point: au lieu d'apprendre sept à huit langues, on trouverait bientôt plus simple d'exiger des traductions.

L'événement décisif, pour la naissance de la notion de philosophie française, est ici la rencontre avec Kant qui s'opère précisément sous la Révolution, autrement dit au moment où l'Etat-Nation entre en scène¹¹. Rien n'est instructif à cet égard comme le fameux colloque métaphysique qui réunit le 27 mai 1798 Destutt de Tracy, Cabanis, Laromiguière, Jacquemont, Sieyès, d'un côté, Humboldt, Brinkmann et Perret de l'autre, pour permettre aux seconds d'expliquer aux premiers la philosophie de ce génie hors-catégorie qu'est Kant, que tout le monde outre-Rhin salue comme celui qui a accompli en philosophie une révolution, mais auquel, en France, personne ne comprend rien. Humboldt fera à Schiller le récit de cette entrevue. "S'entendre réellement est impossible", dit-il. "Cette manière non métaphysique [...] de philosopher repose sur le caractère de la nation et je le conclus surtout du fait qu'un avantage manifeste de son esprit y est étroitement relié – je pense à la clarté, la précision exacte qu'ils exigent partout, l'impossibilité de leur nature de se faire illusion sur ces choses". Et il ajoute: "En fin de compte, je préfère voir un Français qui n'a pas la moindre idée de son moi véritable, qu'un Allemand qui, comme tant d'apprentis zélés, croit sentir le moi pur à toutes les extrémités de ses doigts". Au passage, Humboldt note un "phénomène curieux": Perret maîtrise parfaitement la philosophie allemande; "mais il ne peut pas penser en français sur ces choses, et lorsqu'il doit en parler, il le fait dans sa langue maternelle de manière encore plus difficile et plus gauche que nous¹²". Aussi ne doit-on pas être surpris si la réception du kantisme en France dans les premières années du siècle revêt l'aspect d'un affrontement entre l'Allemagne et la France. Levesque, chargé à l'Institut de rédiger la "Notice des travaux de la classe des sciences morales et politiques pendant le dernier trimestre de l'an 9", écrit rageusement: "La philosophie de Kant excite des haines nationales et des haines étrangères, des Allemands insultent des Français parce qu'ils n'ont pas grossi la secte des professeurs de Königsberg"¹³. Sans rage mais avec esprit, Joubert écrit à Mme de Beaumont le 10 ou 11 septembre 1801, à propos de la traduction latine des œuvres de Kant: "Figurez-vous un latin allemand, dur comme des cailloux; un

¹¹ Cf. Pierre Macherey, "La philosophie à la française", *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 74, n° 1, janvier 1990, p. 7-14.

¹² Humboldt à Schiller, 23 juin 1798, trad. fr. in François Azouvi et Dominique Bourel, *De Königsberg à Paris. La réception de Kant en France (1788-1804)*, Paris, Vrin, 1991, p. 111-112. On complètera par le passage correspondant du journal de Humboldt, traduit *ibid.*, p. 106-109.

¹³ Levesque, *Notice des travaux de la classe des sciences morales et politiques pendant le dernier trimestre de l'an 9*, in F. Azouvi et D. Bourel, *op. cit.*, p. 147.

homme qui accouche de ses idées sur son papier et qui n'y met jamais rien de net [...]; des œufs d'autruche qu'il faut casser avec sa tête et où, la plupart du temps, on ne trouve rien"¹⁴. Sans rage ni esprit, mais avec davantage de sagacité, Gersdorf discute du problème difficile de la traductibilité dans un article du *Magasin encyclopédique* de 1802 et conclut: "Il sera toujours impossible et inutile de traduire Kant littéralement parce que si l'on traduit tous ses mots techniques [...] on n'aura fait qu'un chaos incompréhensible. [...] Il n'y a pas d'autre moyen de présenter ses idées à d'autres nations que de l'étudier dans la langue allemande et d'en rendre le sens dans une autre langue, sans aucun emploi des mots techniques"¹⁵. Absence de technicité qui caractérise au contraire la façon dont est pratiquée en France la philosophie: c'est par opposition au "jargon" kantien que se trouve réaffirmé et réactivé l'idéal français de clarté. On devine aisément comment Descartes va être joué contre Kant, le champion des idées claires contre l'apôtre de la "démence transcendante". "Je ne puis croire, écrit dans *Le Publiciste* le 11 septembre 1801 un lecteur de bonne volonté, que la méthode de philosophie qu'il [Kant] recommande [...] soit la meilleure pour découvrir des vérités. Il donne trop d'importance à des classifications d'idées dont il ne résulte aucune lumière; et il résulte au contraire de grandes ténèbres de l'emploi de ces termes scolastiques qui paraissent bannis de la bonne philosophie depuis Descartes"¹⁶.

Face à Kant, en réaction à la technicité et au particularisme linguistique de sa philosophie, se constitue dans les premières années du siècle une conception de la philosophie française où sont mises en avant la clarté et l'universalité. Victor Cousin, Rémusat, Guizot donneront à cette double détermination de l'esprit français tout l'écho qui conviendra. Mais c'est l'Idéologue Destutt de Tracy qui leur pave la voie. Dans le mémoire qu'il consacre en 1802 à la *Métaphysique de Kant*, Tracy ne se contente pas de démolir la philosophie critique. Il inscrit cette attaque dans la perspective plus large d'une comparaison entre l'Allemagne —où des "systèmes" comme celui de Kant sont encore possibles— et la France —où une certaine "méthode française" a rendu obsolète une telle façon de philosopher. En Allemagne, on professe la doctrine de Kant comme on professe celle de Jésus, de Mahomet ou de Brama. On est kantiste comme on était platonicien ou stoïcien; la philosophie kantienne a des sectateurs —des zélotes—, et donc également des

¹⁴ Cité in F. Azouvi et D. Bourel, *op. cit.*, p. 160.

¹⁵ Cité *ibid.*, p. 165.

¹⁶ Cité *ibid.*, p. 158. Quelque chose de très semblable se produit dans les mêmes années à propos de la réception de Schiller: on se reportera à l'ouvrage exhaustif d'Edmond Eggli, *Schiller et le romantisme français*, 2 vol., Paris, 1927.

adversaires; elle partage l'opinion. "Nous autres Français, dans les sciences idéologiques, morales et politiques, [...] nous n'avons aucun chef de secte, nous ne suivons la bannière de qui que ce soit." On dit, poursuit Tracy, que nous sommes disciples de Condillac. Mais nous le critiquons autant que nous le suivons, car Condillac n'a pas bâti un système qu'il faudrait prendre en bloc, mais mis au point une méthode dont nous sommes les usufruitiers. "Si l'on veut entrer dans quelque discussion utile sur la philosophie allemande et la philosophie française, il ne s'agit donc pas d'opposer un système reçu en Allemagne à un système reçu en France, où on n'en adopte aucun. Il faut rapprocher le système allemand de la méthode française". Et il ajoute ces propos si importants: "Cette méthode dont je fais une pierre de touche universelle et que je regarde pourtant comme une propriété nationale"¹⁷. *Pierre de touche universelle et propriété nationale*: caractérisée par ce double trait, la philosophie française sera tout à la fois *universelle* et *incarnée* dans une nation.

Franchissons d'un coup quinze ans et revenons à la lettre que Victor Cousin écrit d'Allemagne le 15 novembre 1817. "La nouvelle philosophie française ne cherchera pas plus ses inspirations en Allemagne qu'en Angleterre": congé est donné à Kant comme à Bacon. Que reste-t-il? Une méthode. "Elle les puisera [ses inspirations] à une source plus élevée et plus sûre, celle de la conscience et des faits qu'elle atteste". Si l'on doutait que ce fût là une déclaration de méthode, il suffirait d'ouvrir le *Cours de philosophie* de 1818, à la première Leçon. Qu'est-ce qui caractérise, selon Cousin, la philosophie moderne, c'est-à-dire celle qui commence avec Descartes? "L'esprit de méthode", c'est-à-dire, très exactement, l'étude de la conscience, du "Moi humain", la décomposition de la pensée. C'est à cette tâche que se sont attelées "l'école anglaise", incarnée en Locke; "l'école écossaise", incarnée en Reid; "l'école allemande", avec l'illustre Kant à sa tête¹⁸. C'est donc un "esprit unique" qui a animé tout le XVIII^e siècle, et qui consiste en l'application d'une même méthode. Cet esprit est ce qu'il y a de commun aux écoles diverses et particulières que sont l'écossaise, l'anglaise et l'allemande. Comment ne pas être frappé de l'absence, dans cette classification, d'une école française? C'est évidemment là qu'est tout l'intérêt de ces pages et c'est là que Victor Cousin réactualise, en lui donnant une autre portée, la remarque de Destutt de Tracy. Car, s'il n'y a pas d'école française, c'est parce que la France n'a pas engendré une

¹⁷ Destutt de Tracy, *De la Métaphysique de Kant*, cité in F. Azouvi et D. Bourel, op. cit., p. 186-188. Cf. aussi, du même, *Eléments d'idéologie*, II^e partie, Grammaire, Paris, 1803, p. 11.

¹⁸ Cousin, *Cours de philosophie sur le fondement des idées absolues...*, op. cit., p. 360-361.

philosophie particulière mais la méthode appelée à devenir universelle. D'où ces propos de Cousin, présentant à ses auditeurs la ligne directrice de son cours: "Ce cours [est] destiné à présenter dans sa naissance et dans ses progrès la philosophie nouvelle, qui, sortie du sein de la France, parcourut toutes les parties de l'Europe, remua tous les principes établis, et revint aux lieux de son berceau soulever d'orageuses révolutions"¹⁹. Traduisons: c'est la méthode cartésienne –bien différente de la doctrine cartésienne– qui a été appliquée par Locke, par Reid, par Kant, et enfin par les révolutionnaires, et qui, maintenant, va revivre en Victor Cousin sous le titre d'éclectisme. "Je ne viens ni attaquer ni défendre aucune des trois grandes écoles du XVIII^e siècle [...]. Je viens au contraire, ami commun de toutes les écoles modernes, offrir à toutes des paroles de paix. [...] Il s'agit de commencer en France, mais dans un esprit éclectique, la régénération de la science intellectuelle"²⁰. Tel est donc le caractère essentiel de la philosophie française à la façon cousinienne: une doctrine dont l'universalité ne provient pas tant de ses contenus propres que de sa capacité à rassembler les traits communs, et, partant, vrais, de toutes les philosophies.

Il reste à dire pourquoi c'est en France qu'est possible le développement d'une telle philosophie éclectique. Pourquoi la France est-elle appelée à devenir la patrie de l'universel? C'est à quoi répond l'extraordinaire dernière Leçon du fameux *Cours* de 1828. Où, demande Cousin, le beau rêve de l'éclectisme a-t-il des chances de devenir réalité? Pour répondre, le philosophe a besoin de faire un tour d'horizon. L'Angleterre et l'Ecosse, après avoir tenu leur pupitre dans le concert philosophique des nations, ont cessé d'avoir la moindre influence. Restent l'Allemagne et la France, la philosophie de la nature et la philosophie de la conscience. La première –la philosophie de la nature– marque quelque rapprochement avec le sensualisme qui a longtemps prévalu en France; la seconde –la philosophie de la conscience– marque avec Maine de Biran, "le plus grand métaphysicien qui ait honoré la France depuis Malebranche", un rapprochement avec le point de vue de Fichte. Le règne des systèmes exclusifs est passé; en silence, "un véritable éclectisme" se forme dans la philosophie européenne. Or l'état de la philosophie spéculative est nécessairement relatif à l'état général de la société à la même époque. Quel est ce dernier? Le grand mouvement politique amorcé au XVI^e siècle a consisté en l'affrontement, en la "lutte formidable", des monarchies absolues et de la démocratie. "Le résultat a été la destruction de la démocratie en

¹⁹ *Ibid.*, p. 361.

²⁰ *Ibid.*, p. 361-362.

France et l'affaiblissement considérable des monarchies absolues en Allemagne", corrélat de la destruction du sensualisme en France et de l'idéalisme en Allemagne. A Waterloo, demande Cousin –je rappelle que nous sommes en 1828–, qui a été le vaincu? "Messieurs, il n'y a pas eu de vaincus (*Applaudissements*). Non, je proteste qu'il n'y en a pas eu: les seuls vainqueurs ont été la civilisation européenne et la Charte. (*Applaudissements unanimes et prolongés.*) Oui, messieurs, c'est la Charte, présent volontaire de Louis XVIII, la Charte maintenue par Charles X, [...] qui est sortie brillante de la lutte sanglante de deux systèmes" qui ont fait leur temps²¹. La Charte est donc non seulement l'avenir de la France, mais bien l'avenir de la civilisation européenne.

Car elle est le "véritable éclectisme". A côté d'une religion d'Etat, et coexistant avec elle, une Chambre des députés nommée par le peuple; à côté de la Chambre des Pairs, l'accessibilité de tous les Français à toutes les places, la liberté des cultes et la liberté de la presse. La Charte, c'est l'union de tous les contraires. Comment la philosophie correspondant à un tel état politique pourrait-elle ne pas être l'éclectisme? "Je demande, écrit Cousin, si [...] la réforme philosophique que j'ai entreprise en 1816 [...] ne sort pas nécessairement du mouvement général de la société dans toute l'Europe et surtout en France. [...] L'éclectisme est la philosophie nécessaire du siècle car elle est la seule qui soit conforme à ses besoins et à son esprit, et tout siècle aboutit à une philosophie qui le représente"²². Universalité de la philosophie française par la méthode mise en jeu –l'union des contraires, ou éclectisme–, universalité de la société française grâce à la Charte: l'une répond à l'autre, exprime l'autre. La philosophie française n'est autre que la philosophie de la civilisation européenne, laquelle commence aux XVI^e-XVII^e siècles et atteint au XIX^e le maximum de son éclat; la philosophie française n'est pas une philosophie parmi d'autres, mais la philosophie qui se cherche dans toutes les nations et qui parvient à la claire conscience d'elle-même en France, sous Charles X, et dans la personne de Victor Cousin.

Reste enfin à doter cette philosophie universelle et française d'une véritable identité nationale, c'est-à-dire d'un héros éponyme. Tout concourt évidemment à désigner Descartes pour cette fonction. Certes, Cousin ne crée pas *ex nihilo* le rôle de Descartes en philosophe de la France. La Révolution avait largement préparé le terrain en inscrivant le philosophe de la méthode parmi les panthéonisables; et

²¹ *Cours de l'histoire de la philosophie*, in *Œuvres de Victor Cousin*, op. cit., t. I, p. 104 sq. Cf. les remarques de Patrice Vermeren sur l'éclectisme dans «Victor Cousin, l'Etat et la révolution», *Corpus*, n° 18/19, Victor Cousin, p. 3 sq.

²² *Ibid.*, p. 108.

Chénier, dans son rapport de 1796, avait invoqué des arguments d'importance: Descartes n'était-il pas salué comme celui qui a préparé les voies illustres de la pacification, permis "d'élever la législation des droits de l'homme sur les débris de tous les préjugés antisociaux qui fondent la puissance arbitraire et la licence anarchique"²³? Mais Descartes demeurait encore en 1818, aux yeux de Cousin comme de Royer-Collard, celui qui avait conçu la juste méthode philosophique mais qui s'était égaré dès le premier pas en laissant sa psychologie dégénérer en logique²⁴. Bien différent est l'accent du *Cours* de 1828. Avec cette façon bien à lui d'être hégélien et de paraître déduire le fait du droit²⁵, Cousin se demande quel peut être le nom, quelle peut être la patrie du nouveau Socrate qui a mis dans le monde la philosophie moderne. Infailliblement, celui-ci devait appartenir à la nation la plus avancée dans la voie de la civilisation européenne, autrement dit à la France. Infailliblement, il a dû écrire, non dans la langue morte de l'Eglise, mais dans cette langue vivante qui se prépare à devenir la langue européenne, le français. "Cet homme, Messieurs, c'est un Français, c'est Descartes." Mais le Descartes du *Cours* de 1828 n'est pas seulement français; ou plus exactement, il n'est pas français par hasard ni de façon contingente. Il est essentiellement français: "C'était un gentilhomme breton, militaire, ayant au plus haut degré nos défauts et nos qualités; net, ferme, résolu, assez téméraire, pensant dans son cabinet avec la même intrépidité qu'il se battait sous les murs de Prague"²⁶. Le "cavalier français" cher à Péguy, celui "qui partit d'un si bon pas", est une création de Victor Cousin. Mesurons bien l'importance de ces propos: en ayant pour fondateur ce gentilhomme breton qui avait *nos* qualités et *nos* défauts, la philosophie française, universelle par vocation, devient nationale par enracinement; elle est appelée à devenir la philosophie européenne du XIX^e siècle comme la langue française est appelée à "décomposer toutes les autres"²⁷, mais en conservant de ses origines l'odeur de la terre où elle née, les particularités de la nation qui l'a engendrée. Entre la

²³ Rapport fait à la Convention Nationale au nom du Comité d'instruction publique par Marie-Joseph Chénier [...], *Moniteur*, 23 avril 1796, p. 4-5. Sur cet épisode, l'exposé le plus récent est celui d'Ernest Coumet, "La 'panthéonisation' manquée de Descartes", in *La philosophie et la Révolution française*, Bernard Bourgeois et Jacques D'Hondt (eds), Paris, Vrin, 1993, p. 173-186.

²⁴ Cousin, *Cours de philosophie sur le fondement des idées absolues...*, *op. cit.*, p. 359-361.

²⁵ Cf. le jugement sévère mais juste de Pierre Rosanvallon: "Victor Cousin se fera le penseur de ce sous-hégélianisme fragile" (*Le moment Guizot*, Gallimard, 1985, p. 92.) Pierre Macherey montre dans le détail le travestissement que Cousin impose aux idées de Hegel: "Les débuts philosophiques de Victor Cousin", *art. cit.*, p. 38 *sq.*

²⁶ Cousin, *Cours de l'histoire de la philosophie*, *op. cit.*, p. 19.

²⁷ *Ibid.*, p. 17.

philosophie cartésienne et la nation française, se noue, et pour longtemps, une relation qu'il n'est pas exagéré de dire charnelle.

Si l'on conservait un doute quant à l'importance des propos tenus par Cousin, il suffirait d'ouvrir le cours d'*Histoire de la civilisation en France* de Guizot, à la première Leçon, pour en être délivré. Guizot, comme Cousin, est persuadé que la civilisation est le fait total auquel tous les faits partiels aboutissent et dans lequel ils se résument; il est persuadé aussi que la France est la nation en laquelle converge l'élan civilisateur européen. Convergence des convergences, synthèse des synthèses, la France est l'Universel en acte. En elle s'équilibrent comme nulle part ailleurs les composantes du processus civilisateur: le progrès de l'état social et le progrès de la vie individuelle, le réel et l'idéal, le rationnel et le raisonnable²⁸. Cette réunion a un nom: elle s'appelle raison, ou encore bon sens. "On a beaucoup parlé, note Guizot dans cette première Leçon, surtout depuis quelque temps, du bon sens comme d'un trait distinctif du génie français"²⁹. On en avait notamment parlé dans *Le Globe*, le 6 novembre 1824, à propos de Royer-Collard et des Ecossais. Royer-Collard était décrit comme celui qui avait "naturalisé" le bon sens des Ecossais en en faisant "une pensée exacte, spirituelle, vigoureuse, élevée"; bref "de la raison comme on en veut en France"³⁰. Mais celui qui, à l'évidence, incarne le bon sens français, c'est celui qui l'a inscrit au seuil de ce livre fondateur qu'est le *Discours de la méthode*. Et Guizot de citer son collègue Cousin: "L'été dernier, à cette même place, vous avez entendu leur [des grands philosophes de France] éloquent interprète caractériser le génie de Descartes, à la fois homme du monde et de science: 'net, ferme, résolu, assez téméraire, pensant dans son cabinet avec la même intrépidité qu'il se battait sous les murs de Prague'". Le génie français a trouvé son type: il sera désormais cartésien, c'est-à-dire rigoureux, clair, rationnel, raisonnable, audacieux, équilibré. Le spectre du terme "cartésien" contient et contiendra toutes ces épithètes.

La naissance de la philosophie française n'est donc pas simplement, comme on pourrait le croire à première vue, la naissance de la conscience d'une philosophie nationale; elle marque aussi, elle marque surtout, le moment de naissance de la conscience nationale tout court, qu'elle donne à penser, à imaginer, à sentir tout à la fois, dans une figure emblématique dessinée de telle sorte qu'elle apparaisse à tous pacificatrice, capable d'allier les opposés, à bonne distance de tous les excès dont il

²⁸ On se reportera ici aux analyses de P. Rosanvallon, *Le moment Guizot*, op. cit., p. 160-162.

²⁹ François Guizot, *Cours d'histoire moderne. Histoire de la civilisation en France*, Paris, 1829, t. I, p. 24-25.

³⁰ "Philosophie. M. Royer-Collard, M. Cousin", *Le Globe*, n° 26, 6 novembre 1824, p. 108.

s'agit de prémunir cette France qui ne parvient pas encore à devenir véritablement post-révolutionnaire. Sans doute, Descartes n'est-il pas à lui seul *toute* la France; mais il devient, sous la Restauration et par l'intermédiaire de Victor Cousin et des doctrinaires, l'une des grandes figures en lesquelles la nation se reconnaît et qu'elle invoquera, de façon récurrente, lorsqu'elle se croira menacée dans son identité³¹.

François Azouvi

³¹ On ne manquera pas de se reporter à l'article de Marcel Gauchet, "Les *Lettres sur l'histoire de France* d'Augustin Thierry", in *Les Lieux de Mémoire*, Pierre Nora (dir.), vol. II, t. I, p. 247-316.